

# Tempête obscure

L'orage, après de longs repos,  
Ce soir-là, par ses deux suppôts,

La nuée et le vent qui claque,  
Se présageait pour l'onde opaque.

Grondante sous le ciel muet,  
Par quintes, la mer se ruait ;

Puis, elle se tut, la perfide,  
Reprit son niveau brun livide.

Malheur aux coquilles de noix  
Alors sur l'élément sournois

D'un plat, d'un silence de planche,  
Risquant leur petite aile blanche !

Car, on le sent à l'angoissé,  
Au guettant de l'air oppressé,

La paix du gouffre qui se fige  
Couve la trame du vertige ;

Si calme en dessus, ses dessous  
Cherchent, ramassent leurs courroux,

En effet, soudain l'eau tranquille  
Bomba sa face d'encre et d'huile,

Perdit son taciturne intact,  
Prit un clapotement compact.

Et voilà qu'à rumeurs funèbres  
La tempête emplit les ténèbres.

Mais, pas un éclair zigzaguant :  
Rien que l'obscur de l'ouragan !

Ballottée en ce ciel de bistre  
La lune folle, errant sinistre,

Comme une morte promenant  
Sa lanterne de revenant,

À hideuses lueurs moroses  
Éclairait ce drame des choses.

Souffle monstre, outrant sa fureur,  
Le vent démesurait l'horreur

Des montagnes d'eau dont les cimes  
Pivotaient, croulant en abîmes

Qui, l'un par l'autre chevauchés,  
Distordus, engloutis, crachés,

Redressaient leurs masses béantes  
En Himalayas tournoyantes,

Spectrales des froids rayons verts  
Se multipliant au travers.

Et, toujours, la houle élastique  
Réopérait plus frénétique

La métamorphose des flots  
Dans des tonnerres de sanglots.

Vint alors tant d'obscurité  
Que ce fracas précipité

N'était plus que la plainte immense,  
La clamour du vide en démence.

Puis, l'astre blêmissant, terni,  
Sombra dans le noir infini

Où son vert-de-gris jaune-soufre  
Se convulsait avec le gouffre.

Les vagues par leurs bonds si hauts  
Brassaient le ciel dans le chaos ;

Tout tourbillonnait : l'eau, la brume,  
La voûte, les airs et l'écume,

Tout : fond, sommet, milieu, côtés  
Dans le pêle-mêle emportés !

Tellement que la mer, les nues,  
Étaient par degrés devenues

Un même et confus océan  
Roulant tout seul dans le Néant.

Et, pour l'œil comme pour l'oreille,  
Existait l'affreuse merveille,

L'âme vivait l'illusion  
De cette énorme vision,

Tout l'être croyait au mensonge  
Du terrible tableau mouvant

Qu'avec l'eau, la lune, et le vent,  
La Nuit composait pour le Songe.

Maurice Rollinat (1846–1903)